



HAL
open science

Un récit construit ensemble

Jacques Guilhaumou

► **To cite this version:**

Jacques Guilhaumou. Un récit construit ensemble : Analyse du discours de sujets dits “ exclus ”. Béatrice Mésini, Jean-Noël Pelen, Jacques Guilhaumou. Résistances à l’exclusion : récits de soi et du monde, Publications de l’Université de Provence, pp.269- 302, 2004. halshs-00420666

HAL Id: halshs-00420666

<https://shs.hal.science/halshs-00420666>

Submitted on 22 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jacques Guilhaumou

**Analyse de discours de sujets dits « exclus ».
Un récit construit ensemble.**

Jacques Guilhaumou, contribution à l'ouvrage *Résistances à l'exclusion. Récits de soi et du monde*, sous la dir. de Béatrice Mésini, Jean-Noël Pelen et Jacques Guilhaumou, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence, 2004, p. 269-302. Version de l'auteur.

Introduction

L'objectif usuel des études sur les paroles de sujets en situation d'exclusion consiste à déterminer des *trajectoires typifiées* aptes à délimiter une logique subjective d'exclusion (Paugam dir., 1996). La démarche de l'analyste du discours interroge plus avant de tels dispositifs de subjectivation. Elle ne cherche plus à typifier, mais pose le problème de l'universelle singularité du *je* d'énonciation dans des « récits de vie »¹ de sujets dits « exclus ».

L'approche discursive d'un corpus d'entretiens relève en général d'une étude comparative, sur la base des « mouvements globaux du discours », de la capacité des enquêtés à constituer la propre intelligibilité de leur vécu dans un trajet propice à l'émergence de processus d'autodétermination². Ces sujets, au premier abord dépendants, s'avèrent en fin de compte aptes à tenir un « discours sur soi » en modifiant les questions de l'enquêteur par l'usage d'énoncés reliés-déplacés, en proposant des raisonnements justificateurs, parfois jusqu'au rejet pur et simple du discours de l'interrogateur au nom de leur propre interprétation de leur itinéraire personnel. A ce titre, ils introduisent dans le fil même du discours, et sur la base de leurs ressources propres, des *catégories interprétatives spécifiques*.

Les « récits de vie » étudiés présentement constituent bien un corpus comparatif susceptible de valoriser, du point de vue de leur mouvement

¹ En mettant l'expression récit de vie entre guillemets, je souhaite d'emblée signaler que je ne m'intéresse pas présentement à la véracité « externe » des faits contenus dans un récit de vie donné, mais que mon analyse se concentre sur sa valeur d'attestation en matière d'activité humaine émancipatrice, sur sa capacité à rendre intelligible la quête de la liberté humaine. C'est au titre d'un tel rôle médiateur du « récit de vie » que j'adopte une perspective linguistique.

² Dans un récent travail discursif, Marie Carcassonne Rouif (1996) étudie la façon de « se dire » quand on est classé socialement dépendant à partir de trois entretiens, l'un avec une ancienne anorexique devenue boulimique, l'autre avec un toxicomane, enfin le troisième avec un délinquant. Dans chacun de ces trois cas, ce chercheur s'efforce de dégager un style discursif particulier, en des termes plus linguistiques une *posture énonciative spécifique* (Kerbrat-Orecchioni, 1980) dont la cohérence tend à montrer une « certaine indépendance » de l'interrogé par rapport à l'interrogateur.

discursif, des manières différentes de présenter un parcours narratif. Cependant, il s'agit ici de mettre d'abord l'accent sur le *rapport enquêteur-enquêté* et sa logique propre qui se situent bien au-delà de la représentation discursive d'une relative *marge d'indépendance* de l'enquêté.

Il convient aussi de rendre compte, à travers plusieurs cheminements spécifiques et positionnements originaux, d'un mouvement d'ensemble de *conquête de l'autonomie discursive* par contraste avec les normes dominantes de catégorisation de « l'exclu ». C'est un tel *mouvement subjectif vers l'autonomie*, par le fait même d'un retournement discursif continu et du copartage des arguments au sein de la relation enquêteur-enquêté, que je souhaite décrire à partir de *fonctionnements linguistiques précis* ³.

Il est vrai que c'est la première fois, à ma connaissance, que l'analyse de discours se prête à l'écoute de la voix de l'autre dans le champ de l'exclusion ⁴. Il a donc fallu effectuer ce travail en collaboration étroite avec les chercheurs-enquêteurs, Béatrice Mesini et Jean-Noël Pelen, tout en restant au niveau du texte oral retranscrit, une fois le « récit de vie » effectué. Une des limites les plus immédiatement perceptibles de cette démarche proprement discursive consiste donc dans son absence de prise en compte du contexte, à vrai dire en conformité avec l'idée que je me fais de l'importance des ressources interprétatives au sein même du texte, et de leur nécessaire mise en intelligibilité avant toute interprétation externe⁵.

Ainsi, au-delà des études concluant à une possible expression d'indépendance face à une institution demandeuse d'informations, un tel travail, situé au plus près de l'enquête de terrain, permet d'explorer les *capacités discursives* d'expression d'une *recherche d'autonomie* jusque dans un espace souvent jugé socialement périphérique, le champ de l'exclusion.

Plus largement, cette recherche procède d'une attention privilégiée à l'épopée des sans ⁶. « Nous sommes tous des 'sans'. Des "sans-travail", "sans-toit", "sans-droit", "sans-voix", "sans-identité" » précise un « chômeur rebelle » d'Arras au cours du récent « mouvement des "sans-emplois" ». Le journaliste Yvan Jossen voit dans ce mouvement « la cristallisation d'une immense

³ J'insiste également, tout au long de cette étude discursive, sur la part de création néologique, et de recréation de mots, dans les « récits de vie ». Pour une vue d'ensemble de notre démarche d'analyste de discours, voir notre ouvrage, en collaboration avec Denise Maldidier et Régine Robin (1994).

⁴ Les récents travaux sur les *Paroles d'exclus* (*Mots* N°46, mars 1996) se contentent d'analyser la manière dont une situation d'exclusion engendre, face aux organismes compétents (ANPE, aide sociale), des « épreuves de parole » où « l'exclu » doit se situer par rapport à une norme imposée, la conception libérale d'un individu « autonome », c'est-à-dire jugé à même de pourvoir aux besoins que la société lui impose en tant que sujet économique, sans pouvoir véritablement construire, dans la progressivité de la relation enquêteur-enquêté, un discours autonome, à la différence des présents « récits de vie ».

⁵ Ce parti-pris herméneutique est une constante de ma recherche. Voir à ce propos, ma réflexion sur « Les historiens et le 'tournant herméneutique' » dans 1998b.

⁶ Voir à ce propos mon ouvrage sur *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, 1998a.

couche d'ilôtes privés de tout, d'un tiers état d'un nouveau genre, ces sans-culottes modernes, sans-logement, sans-papiers»⁷. Ainsi la préposition *sans* est, selon lui, « synonyme d'exclusion »: elle « étire sa longue liste d'exclusions. Sans abri, sans Sécu, sans-papiers, sans travail... »⁸. Certes « on se perd dans les méandres qui vont du sans-rien au presque sans-rien ». Mais, à propos de « la condition des *sans* » qui touche, au titre de la précarisation, près de 7 millions de personnes, tous les citoyens sont concernés, « qu'ils soient "avec" ou "sans" ».

Ainsi, le mode d'implication du chercheur dans l'enquête de terrain auprès des dits « exclus » sur la base de leur « récit de vie », suite d'événements singuliers non dénués de préoccupations universelles, interdit d'objectiver les représentations que chacun donne de lui-même, et tout autant celles du chercheur dans sa manière de suivre « le récit de vie » en le relançant à tout moment, que celles du sujet de « l'exclusion » en quête d'autonomie discursive.

C'est pourquoi j'ai fini par comprendre que cette enquête collective sur l'exclusion participe plus, pour les chercheurs de terrain, d'une *relation discursive de réciprocité* avec les dits « exclus », et leurs éventuels porte-parole, que d'une expertise au profit des « acteurs de la lutte contre l'exclusion », acteurs déjà constitués et reconnus périodiquement par les pouvoirs publics au titre de leur appartenance associative⁹. L'accent mis, dans cette approche discursive, sur l'échange à base de questions-réponses au cours des enquêtes, relève ainsi du souci d'inclure la position discursive de l'enquêteur dans l'analyse elle-même, sans pour autant situer l'analyste de discours lui-même en position de surplomb.

Un mot donc, avant d'en venir à des études de cas concrets, sur la complémentarité de la *raison discursive* convoquée par l'analyste de discours avec la *raison ethnographique*¹⁰.

Élaborée dans *l'observation participante* des ressources de l'acteur du « récit de vie », la *raison ethnographique* définit le chercheur lui-même comme un produit de l'histoire observée et surtout un coacteur saisi en permanence par la rencontre avec l'autre. Elle nous introduit à un « récit de vie » où l'observateur a sa part de co-auteur, donc exerce directement sa responsabilité dans ce qui fait sens au sein même du « récit de vie ». Elle pousse ainsi la compréhension jusqu'à l'éventail le plus large des possibles. En effet, elle fait surgir des *configurations de sens inédites* qui contribuent à désigner des *formes*

⁷ *Le Monde* du 28 janvier 1998.

⁸ D'après Dominique Sanchez dans *Libération* du 4 mars 1988.

⁹ Voir l'article du *Monde* du 18 octobre 1997 sur « Les associations déplorent le silence des politiques sur la pauvreté », où il est question d'« acteurs de la lutte contre l'exclusion » déjà en place dans les commissions *ad hoc*, donc distincts des acteurs émergents aptes à fonder un réseau associatif associé au « mouvement des sans ».

¹⁰ Cf. Jean-Noël Pelen, 1997.

nouvelles de subjectivation, ici des formes discursives d'autonomie, au moment même où le chercheur prend conscience de ses responsabilités propres sur la base d'une histoire spécifique. Cependant je tiens à spécifier, en son sein ou à proximité, une *raison proprement discursive*.

L'approche complémentaire du chercheur en sciences sociales et de l'analyste de discours met en évidence, me semble-t-il, la dimension pragmatique du « récit de vie », *sa valeur d'acte*. Qui plus est, l'implication du chercheur dans le récit lui-même tend à souligner la relative autonomie d'un « récit de vie » objectivé par la description conjointe de ses caractéristiques narratives et argumentatives. Ainsi, à travers la formation d'une identité narrative *et* argumentative, le récit à deux voix étant lui-même producteur d'arguments, se forge une logique d'existence propre à une activité imaginative tournée vers la recherche d'une émancipation en grande part personnelle.

Analyste du discours, je m'interroge d'abord sur la manière dont les acteurs situés dans le champ de l'exclusion autodéterminent leur quête d'une émancipation hautement revendiquée tout au long d'un *trajet discursif*.

C'est ainsi que la première partie de cette étude déploie, à travers la prise en compte de quatre « récits de vie » de trois hommes et une femme, la description d'une quête d'identité au sein d'un processus discursif. Puis, il s'agit d'interroger, dans un second temps, la position de porte-parole de la part marseillaise des enquêtés dans le but de valoriser leur statut d'acteurs émergents au sein du champ de l'exclusion¹¹.

Cependant, chaque trajet, constitué sur la base d'un « récit de vie », est circonscrit dans ses articulations majeures non pas à l'aide d'une étude argumentative linéaire, mais à partir d'une description précise de *fonctionnements linguistiques spécifiques*¹², qui mettent en évidence soit des moments-clés de *retournement énonciatif* à l'intérieur du mouvement discursif mis en place par la dynamique propre du « récit de vie », soit une structuration du récit autour d'un *événement discursif*, par exemple « la marche contre le chômage et l'exclusion », du printemps 1994, dans le cas de Nounours.

I- TRAJETS IDENTITAIRES.

¹¹ Pourquoi seulement la part marseillaise ? Sans doute à cause du poids et du rejeu, dans leur récit, de la tradition civique marseillaise qui fera l'objet d'une interrogation ultérieure.

¹² Chaque description s'appuie sur un *nombre limité d'énoncés* autour de fonctionnements linguistiques précis (les connecteurs, les indéfinis, les pronoms personnels, etc.) et ne prétend donc pas à une étude textuelle et argumentative exhaustive.

1- Zéro et l'hétérogénéité montrée du « choix des mots ».

Le mouvement du discours propre à Zéro se précise autour de temps forts, ce que l'analyste du discours appelle des *moments réflexifs*, où se concrétise un « choix de mots » révélateur du degré atteint d'autonomie au fur et à mesure du déroulement du récit. En des termes plus linguistiques, Zéro a une manière « autonymique », quantitativement rare mais hautement significative, de gérer sa façon de « se dire » à chaque tournant du récit.

De fait, il opacifie volontairement le sens usuel de certains mots, par exemple le mot *réalité*. A ce titre, il introduit un *commentaire réflexif* sur ces mots qui participent généralement d'un « sens commun » le classant « objectivement » comme « exclu », mais dont il ne reconnaît pas la légitimité, au nom d'une réalité plus authentique¹³. Ce fonctionnement de la « modalité autonymique » (Authier, 1995) est explicité par l'usage des expressions, *c'est-à-dire, un sens très profond, dans le sens péjoratif, au sens commun du terme* .

Reprenons plus précisément le trajet discursif de Zéro dans son « récit de vie ». Tout commence par un premier récit rétrospectif (« un petit résumé pas trop long » précise-t-il) sur les faits marquants (le passage par l'école, le sanatorium, la drogue, l'hôpital psychiatrique et l'armée) d'une vie de « paumé », avant la rencontre décisive avec la forêt. C'est à l'enquêteur qu'il revient de conclure ce récit introductif inaugural (« ça y est, tu es calé ? »).

Puis se met en place un univers différentiel, oppositif en rapport avec une « prise de conscience spirituelle » basée sur l'intuition profonde d'une « relativité du matériel ». La dichotomie ainsi posée s'explique à partir du *couple dedans/dehors*, et plus particulièrement d'une contextualisation de l'hôpital psychiatrique ouvrant déjà la possibilité de dire le retournement (« les plus fous, ils sont dehors »). Mais le marqueur autonymique *c'est-à-dire ?*, utilisé ici par l'enquêteur sous forme de question, réoriente brusquement le discours de l'enquêté, en suscitant une reprise (« Ça a un sens très profond ») qui nous éloigne de la présentation d'un simple jeu d'oppositions, et nous introduit à des choix décisifs de mots. Il s'agit d'abord du mot *réalité*, défini donc dans « un sens très profond » par référence à « une certaine harmonie avec nos semblables et avec la nature », et par opposition aux « hypermatérialistes ».

Le mouvement vers le retournement peut alors s'opérer sur cette base définitoire jusqu'à l'explicitation proprement dite de l'idée de retournement. Ce retournement s'appuie d'abord sur la filiation construite (« Je suis fils de cette société décadente ») et l'affirmation de la nécessité de « la soumission à l'ordre naturel » comme « seule liberté possible », au terme d'une réflexion sur l'appétence, via la drogue et la nourriture, aboutissant à la valorisation de la nourriture spirituelle. Mais Il est enclenché, sur le plan énonciatif, par un

¹³ L'enquête sur les « récits de vie » montre que *le discours sur l'exclusion* est presque toujours le « discours de l'autre ». L'auteur du « récit de vie » récuse d'emblée un tel discours, mais peut, comme dans le cas de Zéro en insérer des éléments dans son propos pour un resémantiser positivement certains termes, le délégitimant ainsi au profit de son propre univers discursif.

commentaire autonymique, construit au sein même de la relation enquêteur-enquêté:

« Jean-Noël - Tu es surnommé l'Indien.... ?
Zéro -L'Indien dans le sens péjoratif »

Ainsi, Zéro prend en compte une potentialité en contexte (« tout le monde le dit ») du sens du mot *Indien* (« dans le sens péjoratif »), pour protéger la positivité de sa façon de « se dire » sur la base du verlan de son nom (« Mais bon moi, je me fais appeler Zéro, c'est le verlan de mon nom et les gens m'appellent Zéro »). Il s'agit là aussi d'un *commentaire réflexif* qui marque un premier degré d'autonomie. L'enquêteur accentue alors ce mouvement vers la maîtrise des mots par retournement: « Pourquoi c'est le verlan de ton nom parce que tu penses que tu t'es retourné ou ? ». La voie est donc libre, si l'on peut dire, pour l'explicitation de l'idée de retournement: « Il y a cette idée de retournement, je pense que l'homme, il a intérêt à se retourner ». A partir de là, un paradigme interprétatif se met en place autour des éléments suivants:

« l'être humain à la recherche d'une intégrité
l'homme qui se libère dans la nature
la réintégration de l'homme dans la nature
ceux qui agissent pour créer de nouvelles choses ».

Le « récit de vie » nous introduit donc au trajet exemplaire de la réaffirmation de « l'être humain dans son intégrité » avec la rencontre entre Zéro et la forêt. Zéro dispose désormais d'un univers lexical assumé, reconnu qu'il organise autour du mot *forêt* (« le monde est forêt »). Là encore, l'enquêteur enclenche (« C'est là que toi tu parles toujours de la forêt»), mais sur un mode purement constatif comme si la capacité de « se dire » était désormais acquise à part égale dans la relation enquêteur-enquêté.

De fait, nous parcourons par la suite tout un trajet de la forêt cosmologique (« La forêt, c'est le meilleur initiateur ») à la forêt « au sens commun du terme » qui montre la maîtrise dans le retournement. Le sens commun n'est plus premier, comme avec le mot *Indien*, et ne nécessite plus un déplacement sur le nom même de l'enquêté, déjà signe d'autonomie.

En fin de compte, la capacité de Zéro à se dire autonome par un choix assumé et explicité de mots ne doit pas être conçue comme la traduction d'un univers autonome revendiqué dans un discours voulu de maîtrise. D'abord, dans certains cas, c'est l'enquêteur lui-même qui fonde la légitimité de l'univers référentiel de Zéro. Ainsi, au doute de l'enquêté: « J'emploie beaucoup le mot, peut-être devrais-je en employer un autre », l'enquêteur répond par la répétition de la visée cosmologique du mot *forêt* : « Tout endroit est un lieu de l'univers ».

Dans un autre cas, d'autant plus intéressant qu'il s'insère dans la partie thématique que nous n'avons pas encore prise en compte, c'est l'enquêteur lui-

même qui se heurte à l'hétérogénéité revendiquée, montrée de l'enquêté dans sa façon même de revendiquer le choix des mots; il s'en trouve à ce point déstabilisé qu'il doit s'autoriser de sa propre compétence linguistique de chercheur conscient de la nécessité d'un bon ou mauvais usage des mots:

« Zéro - Je vis bien dans une époque où justement les mecs, ils sont tellement à bout qu'ils en viennent à piller les supermarchés [...] Moi je n'aime pas trop dogmatiser, j'aime bien tout mélangé

- Oui, mais ça, ce sont des images. C'est par image, quoi !

Zéro - Ce qui est important, c'est d'exprimer ce que je veux dire, quoi ! Je ne sais pas par rapport au choix des mots quel.. Je ne suis pas sûr des mots qu'il faille choisir tellement, tellement on est baigné dans l'ignorance [...]

- Enfin quand même par rapport à toi [...] les mots sur lesquels, les mots que tu as du mal à prononcer, tu sais pourquoi tu ne les prononces pas non plus et que ceux que tu n'hésites pas à employer, tu sais pourquoi aussi tu les emploies, quoi !

Zéro - Eh bien je te remercie, c'est encourageant pour moi ! »

D'un point de vue linguistique, nous retrouvons ici, au niveau même d'une conscience des enjeux de l'usage des mots, ce qui fait la spécificité de l'*hétérogénéité montrée* (Authier, 1982) mise en valeur par notre analyse dans le trajet discursif de Zéro : un cheminement dialogique fait d'accord et de distance entre les co-auteurs du récit, une négociation permanente sur des choix à l'intérieur même d'un discours hétérogène.

2- Yannick: « le négatif et le positif »

Pour sa part, le mouvement discursif du « récit de vie » de Yannick se construit autour d'une connexion multiforme et d'emblée affirmée (« J'aime pas raconter ma vie, *mais* à la fois j'aime aussi le faire quoi»), mais conceptualisée tardivement par l'enquêteur sous l'expression: « le négatif et le positif ». Cette connexion diversifiée à l'extrême permet alors le constant déploiement, par l'usage répété de connecteurs entre propositions distinctes ¹⁴, voire même sémantiquement opposées, de l'expression forte d'une subjectivité qui part du "négatif" d'une vie («Je préfère dire le négatif en premier *et* le positif après») pour mieux installer en creux le « positif » d'une construction de l'identité dans l'exclusion (« J'ai trouvé une identité dans cette exclusion »).

Le choix premier du récit au « négatif », dans les énoncés introductifs au récit que nous venons de citer, s'appuie ainsi sur l'usage fréquent de connecteurs, - surtout *et, mais* -, qui favorise l'instauration progressive d'un univers de référence basé sur le retournement du négatif dans le positif.

¹⁴ Sous le terme de connecteur, le linguiste regroupe les usages interphrastiques des conjonctions de coordination et de certains adverbes ou assimilés.

Précisons d'emblée que c'est avant tout l'usage de *mais*, en position centrale dans la stratégie des connecteurs (Ducrot, 1980), qui permet, du récit d'un élément de vie à l'autre, de valoriser graduellement la seconde partie des propositions coordonnées, renvoyant ainsi au positif, par la marque des étapes de son émergence progressive. Il n'en reste pas moins qu'il ne s'agit pas d'affirmer que l'usage répété de connecteurs est significatif en tant que tel, d'autant plus que l'oral se prête bien à la prolifération des connecteurs: c'est leur présence affirmée dans un contexte d'autonomisation discursive, par dégageant du positif dans le négatif, qui en définit leur valeur heuristique.

S'inscrivant désormais dans une vision de la vie qui s'organise autour de l'opposition inclus/exclu, tout en mettant en place le positionnement de l'inclus dans l'exclu, le récit de vie, à la fois très « sensible » et très « factuel », rend compte, dans le cours de la narration, d'une existence particulièrement bien remplie. Certes, l'enquêteur ne va pas jusqu'à la maîtrise explicite du retournement, à la différence de Zéro, parce qu'il revient à l'enquêteur lui-même de thématiser ce retournement en fin de récit (voir ci-dessous), mais il fournit le faisceau d'éléments susceptibles de permettre l'expression finale de ce retournement.

Le cheminement argumentatif de Yannick peut alors se résumer succinctement dans la double séquence d'énoncés thématisés suivante : /être fils de..., c'est être français moyen, c'est s'ennuyer/ vs /être exclu, c'est trouver, par son énergie propre, une identité dans l'exclusion/. Enfin, c'est l'enquêteur, nous l'avons déjà dit, qui formule, thématise, en fin de parcours, le retournement à partir d'une expression généralisant l'usage des connecteurs:

« C'est quoi *le négatif et le positif* ?

C'est dans la marge que tu as trouvé ton identité positive

Enfin pour toi, être exclu, c'est être inclus »

La réitération de la copule *c'est*, selon une gradation d'un simple présentatif sous forme interrogative (*C'est quoi X ?*) à une thématisation contrastive (*C'est dans X que*) et définitoire (*X c'est Y*), marque ici la transition finale vers une présentation « positive » multiforme de l'identité dans l'exclusion. Ainsi l'enquêteur en vient à thématiser « la marge » par une double opération discursive d'extraction (Berthoud, 1992) et de définition (Riegel, 1990): il généralise ainsi « l'identité positive » de Yannick issue d'un retournement du négatif initial.

En définitif, ce « récit de vie » constitue un mouvement discursif basé sur un choix d'exposition narrative initiale (« le négatif ») permettant de présenter le récit de vie dans sa subjectivité même. Le « négatif » dont il est question ici, véritable figure de rhétorique, n'est-il pas ce que les littéraires appellent le travail du négatif, en d'autres termes « la modalité subjective du mouvement »

(Bergougnieux, 1991) ? Le « récit de vie » de Yannick serait en quelque sorte une source préparatoire à un récit littéraire plus élaboré ¹⁵.

3- Hervé et le « combat permanent » de la vie

Le cas du « récit de vie » d'Hervé, précédé contrairement au deux autres du dialogue thématique, constitue une sorte de contre-exemple dans cette première analyse comparative en corpus.

En effet, nous n'avons pas vraiment réussi à appréhender un mouvement discursif d'ensemble dans son « récit de vie », sur la base de simples marques formelles. Essentiellement pour deux raisons, nous semble-t-il. D'une part le choix des enquêteurs d'enregistrer le questionnement thématique avant le « récit de vie » introduit, avant la narration d' « extraits de vie », la construction d'un univers de référence à caractère fortement dichotomique, systématisé formellement autour de l'expression tantôt positive, tantôt négative *des (les) gens (qui)*. D'autre part le « récit de vie » proprement dit est marqué par des scènes émotionnellement fortes, où nous n'avons pas su donner une valeur discursive précise à des marques formelles.

La première question qui se pose, à la lecture conjointe du dialogue thématique et du « récit de vie », est de savoir dans quelle mesure le renforcement énonciatif du pronom *nous* par l'enquêteur dans la partie thématique (« Et quand tu dis nous, c'est qui nous... tu peux dire nous quand tu parles »), en suscitant une référence plus marquée au «groupe», n'introduit-il pas une cohérence externe susceptible de permettre à l'enquêté de mieux affirmer par la suite sa présence au monde: « J'ai envie de faire autre chose...Je commence à comprendre la vie ». C'est là où se situerait le retournement, dénominateur commun des « récits de vie ». La spécificité discursive d'Hervé procéderait alors de son inscription à l'horizon d'une entente communautaire fortement marquée par l'enquêteur lui-même.

Succinctement résumée, l'analyse du texte d'Hervé, partie thématique et « récit de vie » intimement liés, peut s'organiser autour de deux paradigmes significatifs, l'opposition *eux-nous*, très présente dans le champ sémantique de l'expression *les (des) gens (qui)*, et le thème de *la lutte*.

Ainsi Hervé oppose « des gens (les jeunes) qui ont des problèmes », « des gens comme moi » (c'est-à-dire « qui ont le même truc que moi dans la tête »), « des gens qui sont autour de toi », « des gens qui vivent de rien » à « des gens qui disent: " Voilà, c'est comme ça "... qui vivent dans un autre univers quoi par rapport à nous ». Et il en conclut finalement que « l'exclusion c'est dans la tête des gens, c'est ça quoi... Tu peux être exclu, mais ça dépend de la tête de gens ».

Exclu par *eux*, mais inclus dans la communauté du *nous*, Hervé peut affirmer successivement : « Je me sens exclu dans un certain sens, *et* en même

¹⁵ De fait, j'ai appris par la suite que Yannick avait une activité d'écriture personnelle.

temps pas », « Je suis hors de la société, *mais* j'arrive quand même à y être ». Constatons une nouvelle fois l'importance du rôle des connecteurs *et, mais*, dans un trajet discursif, vecteur d'autonomisation, de l'exclusion à l'inclusion.

Enfin c'est l'idée de *lutte*, et plus spécifiquement sa personnalisation, qui dynamise le discours d'Hervé à plusieurs niveaux:

- la filiation idéologique: « Je suis révolté de naissance »;
- le combat permanent thématiqué en tant que tel (« c'est un combat permanent ») et saisi dans sa progressivité : à dix-huit ans « J'étais un peu révolté par rapport à la société » , à trente deux ans « Je suis complètement contre la société actuelle »;
- une lutte personnalisée, donc perçue dans ses limites subjectives: « Je lutte en permanence/ Je lutte personnellement/ Je lutte sans lutter non plus/ Je sais que lutter ne sert à rien quoi »;
- l'héritage: « Mon héritage, il est, en fait, j'ai vécu une vie...».

La question se pose alors de savoir si Hervé ne reproduit pas, certes de manière très personnelle, le modèle usuel de révolte/lutte contre la société, hérité de la tradition progressiste française. Ainsi il chercherait à obtenir son autonomie essentiellement grâce à cet apport idéologique extérieur, que l'enquêteur s'efforcerait de traduire autrement par le recours à une réflexivité plus communautaire que politique.

3- Anne et la logique de l'indéfini

« B. Radar, radar ou es-tu ?

I. Voilà, et je marche qu'à ça. *Ya des ...* »

A la lecture de ce premier « récit de vie » au féminin embrayé par la définition du travail de l'enquêteur (« Un travail sur les gens qui avaient une trajectoire »), le cas d'Anne se caractérise par une réelle difficulté à entrer dans la norme discursive posé par le point de départ, « Je suis né », pourtant « minimaliste » aux yeux de l'enquêteur.

Il ne s'agit pas ici d'une déficience personnelle à périodiser «clairement » sa vie, mais plutôt d'une impossibilité à définir son autonomie de vie à l'intérieur d'un cadre temporel préétabli, et surtout linéaire. A contrario, la partie thématique de l'enquête laisse à Anne une beaucoup plus grande marge de manoeuvre. La préconstitution des thèmes ne la gêne nullement. Anne use en effet de ce que nous appelons *la logique multiforme de l'indéfini* pour faire des thèmes avancés par l'enquêteur des lieux d'autoréférenciation à son monde propre. S'il faut parler de retournement discursif, comme dans le cas des autres « récits de vie » d' « exclus », c'est dans l'échange thématique qu'il s'opère.

Comme je l'ai fait antérieurement, j'interroge la portée de cette logique de l'indéfini à partir de *formes linguistiques*, ici plus particulièrement *l'article indéfini*. Rappelons que, du point de vue énonciatif, l'article indéfini se singularise de l'article défini par *l'absence d'une présomption d'identification de la part de l'interlocuteur*. En outre il n'entraîne pas une présupposition

d'existence et d'unicité. En fin de compte, il permet l'autodétermination du référent.

Cependant la tentation immédiate d'Anne, face à la question du premier enquêteur, est de répondre, dans le cadre initial posé, par le récit d'une trajectoire inscrite dans un genre défini (« Les gens qui font vraiment »), donc descriptible sous une identité personnelle aussi extérieure soit-elle par rapport au « système social », la *trajectoire de son père*. Ainsi, Anne revendique-t-elle sa rupture avec la société, héritée tout autant du côté positif de son père, que du côté en négatif de sa mère. Mais, pour elle-même, elle l'associe uniquement à « des choses » signifiées à travers des formulations indéfinies énumérées souvent en série, avec parfois de brusques interruptions: « des odeurs, des... », « à Madagascar, c'est des flashes, des odeurs, des couleurs que j'ai retrouvés après », « d'autres idées, d'autres cultures, d'autres façons de faire aussi.. » , etc.

Une telle manière de signifier « un moment de rupture avec la société », en mettant l'accent plus sur des réalités d'intercession que sur des faits de récit, ne facilite pas la description discursive d'une trajectoire qui s'apparente plus à un phénomène digressif. Certes nous retrouvons le vécu, y compris dans ses moments forts, mais toujours, pour s'en tenir à la comparaison avec Hervé, selon une présentation très affective de l'expression *des gens (qui)*, donc peu généralisable au premier abord: « des gens que j'avais rencontrés », « des gens qui s'aimaient », « des gens qui sont les amis.. », etc.

Le bilan du « récit de vie » apparaît ainsi décevant tant pour l'enquêteur que pour l'enquêtée, elle-même tout à fait apte à en donner les raisons :

« J'ai l'impression de correspondre à aucune norme de toute façon, en fait parce que là bon, je viens de parler de ma vie, mais c'est vachement résumé, c'est vite fait. *Y a des choses* que je...pas d'événements principaux [...] Maintenant je me sens même marginale parmi les marginaux, en fait ».

Face à ce qui lui semble devoir constituer les « événements principaux » d'une trajectoire, Anne revendique la simple présence des choses (« *Y a des choses* ») ayant pour elle valeur d'événements parce qu'elles constituent son univers propre de référence. Il s'agit tout autant « des trucs » de la vie que « des rêves » de chacun indéfinis en tant que tels, mais définitoires de sa propre réalité (« Ca fait pas réel, alors que, pour moi, en fait, la réalité, c'est ça », à propos « des dessins » au-dessus de la cheminée).

Quelque peu désorienté par un mode de présentation en apparence très hétéroclite, mais de fait constitutif d'un agencement très personnel, l'enquêteur finit par la question d'identité (« C'est quoi ton identité à toi », « les tiens... c'est qui ? ») sans obtenir d'autre réponse (« *Y a des gens qui..* ») que la réitération de la présence d'un univers «des gens » autoconstitué.

C'est l'entretien thématique qui fait définitivement basculer le travail d'intercession des choses, spécifique d'Anne, du côté d'une position revendiquée d'autonomie à l'intérieur d'une différence fortement revendiquée.

Dès le premier thème, *l'héritage*, le processus d'indéfinition externe se met en place:

- L'enquêtrice (Béa): « L'héritage... l'héritage symbolique »

- L'enquêtée (Anne): « *Un* bon héritage déjà marginal de mon père, en fait, d'entrée qui a toujours été en rupture »

La transition immédiate du défini à l'indéfini dans le contexte de la rupture revendiquée enclenche une série énumérative non définie *a priori* : « Y a des truandages..., des vols.... Y a des différences ».

Le thème de la subsistance en rajoute sur autre mode tout aussi indéfini, l'infinif : « Pour vivre, vivre, subsister. Ouais, il me suffit de cueillir, ramasser, prendre, donner, enfin ». Récurrence de l'indéfini donc, y compris dans les fonctions vitales: « Bien sûr, de bouffe, ... de l'eau, du pain, mais bon ça ».

Abordons un dernier exemple qui peut marquer les limites de la perception de la logique de l'indéfini chez Anne par les co-acteurs du récit, et y compris pour l'analyste de discours. C'est à propos de la thématique « des groupes, des communautés, du nous » fortement référenciés par l'enquêteur, Anne réagit à l'affirmation de cette thématique communautaire par le renfort du pronom indéfini *on* (« Des gens qu'on faisait...»), sursignifiant ainsi son mode d'énonciation, et finit par glisser naturellement du défini à l'indéfini:

« Béa: *les* sadhus..., Anne: *un* sadhu »

Interrogeant Béatrice Mesini sur ce passage d'une communauté définie à une désignation (indéfinie ?) de l'un de ses membres, il m'a été répondu que ce « glissement » n'était qu'une variation numérale, un sadhu faisant partie en Inde du tout des sadhus¹⁶. Cet exemple montre donc que nous ne devons pas appréhender la logique discursive de l'indéfini ainsi mise en évidence comme une preuve à l'encontre de toute autre interprétation. Il s'agit simplement d'évaluer la valeur discursive d'une réalité formelle largement attestée.

Cependant l'analyse linguistique pourrait multiplier les exemples d'usage de l'indéfini face à un enquêteur qui finit par entrer dans un tel jeu de l'indéfini à valeur autoréférentielle. Par exemple à Anne disant « Y a des références racines », Béa répond immédiatement « Nous aussi, y a des règlements ». Mais ce qu'il importe maintenant de constater, c'est que cette modalité énonciative rompt avec la norme, s'oppose à toute norme, y compris la norme d'un récit linéaire. Ce qui permet à Anne d'entrer enfin dans un discours généralisant en pleine possession des choses qui la déterminent. Elle peut alors revendiquer, contre la norme (« C'est un cadre surtout les normes, c'est des bornes dans ton individu propre »), « le droit à disposer de soi-même », « le droit à la différence », la possibilité de vivre au milieu de la multiplicité des formes, des agencements, des choses que l'on contribue à construire soi-même. Bref, *au nom du droit*

¹⁶ La forme *un* appartient conjointement à la série des articles indéfinis et à celle de l'adjectif numéral cardinal. Faut d'une distinction aisée, on s'accorde sur la valeur numérique lorsqu'on peut lui substituer d'autres adjectifs numéraux. Mais, dans le cas présent, il n'est question avec Anne que du passage de « les sadhus » à « un sadhu », et non à deux ou trois sadhus, ce qui suscite le commentaire suivant: « Je fais partie d'un groupe, je me sens pas toute seule. Mais c'est aussi les solitaires de toute façon ».

subjectif, elle revendique son autonomie dans un espace propre de créativité inscrit dans la continuité de la nature¹⁷.

La partie thématique de l'entretien joue ainsi un rôle fondamental dans la quête de l'autonomie, à la différence du « récit de vie » perçu comme un cadre plus contraignant. Non seulement la relation enquêteur/ enquêté n'est pas hiérarchisée par la capacité spécifique de l'enquêteur à catégoriser, - l'enquêté pouvant entraîner l'enquêteur sur son propre terrain argumentatif -, mais la partie apparemment la plus contrainte de l'enquête, la partie thématique, peut s'avérer, dans un contexte discursif propice à la multiplicité des agencements, la plus favorable à l'expression d'une autonomie.

* * *

La description linguistiquement marquée, à partir d'un corpus oral de « récits de vie », d'une « dynamique relationnelle dans la construction d'une place énonciative » (Langhans, 1996, p.47) permet déjà de situer avec précision *les lieux d'émergence de formes spécifiques d'autonomie discursive*. Cependant, avec la présente analyse discursive de « récits de vie », nous allons plus avant en montrant que le point de vue discursif met aussi en évidence *« l'identité positive » de « l'exclu » au sein d'une communauté dynamique de pensée entre l'enquêteur et l'enquêté*.

¹⁷ Il s'agit donc, en fin de parcours, sous l'apparente singularité de l'indéfini, d'une position fortement universaliste qui nous interroge sur la diversité des manières de se revendiquer à la fois partie du *tout* et *un* singulier. L'idée de nature doit ainsi être appréhendée, dans le cas présent, à la fois dans sa réalité physique et dans sa dimension normative en matière d'usage quotidien: elle renvoie à l'authenticité d'une « manière de vivre ».

II- LA POSITION DE PORTE-PAROLE DANS LE CHAMP DE L'EXCLUSION.

L'objectif de cette seconde partie est de caractériser, au-delà de la quête d'autonomie propre aux « récits de vie », des *positions de porte-parole dans le champ de l'exclusion* à l'intérieur d'un même espace urbain. Il est ainsi question d'*acteurs émergents marseillais* présents tant dans des lieux innovateurs, avec le théâtre de rue, que dans des phénomènes civiques comme la marche contre le chômage et l'exclusion. L'analyse se présente ainsi comme un complément discursif à l'étude, menée par Béatrice Mesini, des « lieux de vie » dans Marseille où s'effectuent un véritable travail de « conscientisation » des populations dites « exclues »¹⁸. C'est pourquoi nous ne revenons pas sur les données contextuelles présentées dans cette étude préalable.

1- "La marche contre le chômage et l'exclusion" de Patrick, dit Nounours. Analyse énonciative.

L'importance actuelle de la *marche civique* a été significativement mise en évidence par le mouvement des chômeurs dès 1994, donc bien avant son irruption médiatique à la fin de 1998. Christophe Aguiton, porte-parole d'*Agir ensemble contre le chômage* et Catherine Lévy, chercheur au CNRS ont pu ainsi souligner que « C'est en marchant, en devenant les piétons de la grand-route que les chômeurs ont commencé à exister et à apparaître en tant que tels ». Ce mouvement leur a bien « donné des corps et des voix »¹⁹.

Rappelons que « La longue marche pour l'emploi » du printemps 1994, première « marche des chômeurs », a été considérée comme « un pas vers l'organAnnetion »²⁰ des chômeurs. Elle aboutit, sous l'égide d'*Agir ensemble contre le chômage* à une manifestation parisienne de 20.000 personnes venant surtout des milieux associatifs. Mais le gros des marcheurs est constitué de SDF. Pour sa part, « le cortège parti du Sud-Est », plus précisément de Toulon, a parcouru près de 1.200 km: il avait pour « but de fédérer toutes les énergies en créant un mouvement unitaire le plus large possible »²¹.

¹⁸ Du point de vue de l'historien de la Révolution française que je suis, cette analyse constitue aussi le complément, à l'horizon du lien passé-présent, de mes recherches sur les porte-parole de la Révolution française, tant au plan marseillais (1992) qu'au plan national (1998b).

¹⁹ *Le Monde Diplomatique* de février 1998.

²⁰ *Libération* du 30 mai 1994.

²¹ *Le Provençal* du 15 avril 1994.

Ainsi « la marche contre le chômage et l'exclusion » apparaît constitutive d'une dynamique, désormais partagée par les chômeurs, de la parole publique, qui rompt avec leur statut antérieur et ordinaire de « sans-voix ». Dans un tel contexte, l'insertion, au sein du « récit de vie » de Patrick, dit *Nounours*, d'un *récit d'événement* relatif à la marche de 1994 s'avère particulièrement significative.

Le récit de Patrick est construit sans surprise à la première personne à partir de l'énoncé « Je suis né à... », mais il est plus spécifiquement inscrit d'emblée dans le champ même de l'exclusion sur la base d'un autre énoncé inaugural: « J'étais marginal d'entrée ». Par ailleurs, la partie thématique de l'entretien montre comment cet itinéraire très personnalisé s'articule fortement sur une volonté affirmée de « vivre ensemble ». Le *rapport à l'autre* est ici constitutif de toute action du sujet émergent dans son récit, en référence au droit à la vie, à la subsistance:

« Subsister c'est vivre avec les gens
vivre ensemble
aimer les gens
s'exprimer (avec les gens) »

Ainsi se confronte en permanence, dans ce « récit de vie », un pronom *je* construit en miroir de son propre héritage (« L'héritage, c'est mon image, c'est Nounours, c'est la personne qu'on connaît déjà un peu partout, et tout le monde à Paris ») et l'idée du « tous ensemble ». Mise en intrigue dans le récit de l'événement « marche contre le chômage et l'exclusion » cette confrontation se complexifie par un agencement de *positions énonciatives* dont l'élucidation permet d'appréhender le rythme propre de cette marche.

Paul Ricœur (1991) note que la manière dont la parole advient comme événement s'apparente à un rythme musical. A vrai dire, tout en l'Annet et rel'Annet le récit de Patrick, c'est aussi en écoutant la symphonie d'un jeune musicien américain d'origine arménienne Kamran Ince, intitulée *Fall of Constantinople*²² que nous en avons enfin compris les articulations.

Dans cette symphonie sur le thème de la chute de Constantinople face au conquérant musulman, le premier mouvement présente, en deux temps, toute la majesté de la Cité de Constantinople et de ses murailles, bref d'un ordre établi mais fragile. Le second temps se partage entre le discours de l'Empereur Constantin et celui de Mehmet le Conquérant, annonciateur d'une victoire prochaine. Le troisième mouvement, une fois cette brèche ouverte par

²² Decca Record, 1997. Le commentateur de cette musique note « l'activité sauvage » de ce jeune musicien qui aime décrire un événement par « une expression spontanée de sentiments » sans vouloir tracer avec précision le contour des mouvements. Il s'agit d'une musique très dynamique où « le rythme est le plus souvent rhétorique, gestuel, atmosphérique ou propulsif » et l'instant foncièrement vital.

l'expressivité du langage musical, présente l'événement lui-même, et d'abord la bataille navale qui décide du funeste sort de Constantinople.

a - Le mouvement du récit.

Nous retrouvons un tel mouvement, en trois temps, dans le récit de la marche inséré par Patrick dans son « récit de vie ».

1- Partant du constat, « J'étais devenu chômeur », Patrick introduit d'emblée, sous l'usage du pronom personnel *on*, la continuité de sa parole et de l'action, préfigurant ainsi sa position ultérieurement affirmée de « porte-voix des zonards » au cours de la marche:

« Et comme j'étais chômeur je me suis dit : « On va monter un mouvement contre le chômage, à Toulon. » On monte le Mouvement Action anti-Chômage, le MAC. Et puis deux semaines après qu'on monte ce mouvement-là, on se retrouve dans le militantisme...».

L'usage du pronom *on*, en complémentarité du *je*, vise certes à neutraliser la présence de sujets déjà légitimés dans les acteurs du mouvement. Mais déjà se profile le lien, dans ce rapport *je-on*, entre le dire et l'action. Puis apparaît l'autre sous la forme d'abord informative: « une association qui s'appelle AC qu'on connaissait pas du tout ».

Mais c'est surtout la confrontation *on/ils* qui marque la distance énonciative:

« Il y avait des assises nationales contre le chômage et l'exclusion [...] On est allés là [...] Ils parlent de marche contre le chômage et l'exclusion [...] Ils cherchaient [...] ».

Nous sommes bien ici dans l'ordre de *ce qui arrive*, d'une réalité référentielle à une initiative syndicale et associative, confrontée d'emblée avec une émergence de sujets dans le champ de l'exclusion. De là une « faille » dans le mécanisme usuel de la revendication, énoncée par Patrick avec une certaine jubilation:

« Les syndicats qui mettent l'exclusion, je me dis: " Oh, c'est... Y a un petit trou là, une faille pour... 3. Je vais y aller. Quand ce sera complet, on y arrivera ».

2. C'est alors que Patrick prend une position énonciative forte. Il s'affirme lui-même comme une instance de discours, tout en restant sous le contrôle du « on » des sujets proches, du « vivre ensemble » dont il n'a jamais cessé de souligner l'importance tout au long de son récit:

« Puis je leur dis: " Moi je veux... ". [...] Je dis: ...Moi c'est l'exclusion qui m'intéresse [...] Parce que moi mes idées, c'était de joindre le syndicalisme avec l'exclusion, mais le joindre sérieusement, c'est-à-dire que ce soit le même combat, l'idée du "tous ensemble " en fait ».

Cette intervention d'un sujet autolégitimé par la voix de l'exclusion, si l'on peut dire, est d'autant plus marquée face aux acteurs syndicaux et associatifs qu'elle les prend au mot, se donne les moyens de son volontarisme: « La marche avait été décidée, elle allait être faite, c'était sûr ».

Nous sommes arrivés au moment le plus pragmatique du récit d'événement, là où émerge une position de porte-parole. « Porte-voix », et non « leader » précise Patrick, dans la mesure où l'accent est toujours mis sur le complémentarité du dire et de l'action:

« Encore une fois je suis leader, mais un leader sans le vouloir, j'ai jamais.... J'ai jamais voulu être leader. C'est de fait. C'est parce que je fais des choses, les gens ils sont autour de moi parce que je fais des choses [...] Eh bon évidemment, il fallait quelqu'un qui soit un peu porte-voix, mais... Quand je dis leader, ça me fait chier parce que j'en suis pas un, c'est pas...Mais le porte-voix, je dirais « un porte-voix », c'était moi ».

Patrick peut alors amorcer le troisième moment du récit d'événement, le plus important dans la mesure où il précise *ce qui fait arriver* la marche, d'abord un pronom *je* d'annonce (« J'en parlais aux copains, aux chômeurs de l'association »), puis la mobilisation surtout des zonards, et non des chômeurs proprement dits, « chômeurs de luxe en fait » précise-t-il.

3- De fait, cette marche annoncée sur Paris s'est effectuée: elle dura près d'un mois et demi, et fut prise en charge majoritairement par des zonards de Toulon rejoints, dès son début, par quelques chômeurs de Marseille ²³. Dans l'ensemble, les chômeurs se contentèrent donc, d'après Patrick, de manifester leur soutien au groupe d'une quarantaine de zonards à chaque étape de leur trajet, sans s'y agréger, ce qui explique la position des chômeurs dans le « camp énonciatif » des *ils* ²⁴.

« Y a une trentaine de zonards qui sont venus avec moi faire la marche. Et ça a posé après un gros problème à l'association AC [...]. On est

²³ La presse locale, que nous avons pu consulter, ne semble pas avoir appréhendé cet événement au-delà du simple fait d'une marche d'*Agir ensemble contre le chômage* où seraient mêlés chômeurs, syndicalistes et militants associatifs.

²⁴ Je n'ai pas exploré de manière directe la possibilité de rattacher une telle marche au « mouvement zonard », mis en valeur par le sociologue François Chobeaux, auteur des *Nomades du vide* (Actes Sud) et interrogé dans une page spéciale du *Monde*, le 24 juillet 1998, consacrée à l'exclusion dans la société française. Cependant, si le « mouvement zonard » procède de l'errance, je rattache plutôt la marche des « révoltés du Sud-Est » au phénomène de l'ambulance, si typique de la tradition civique marseillaise. Voir ci-après.

arrivés à Marseille, y en a encore cinq, six [chômeurs] qui nous ont rejoints [...] Et dans toutes les autres villes, ils nous ont pas rejoints. Ils nous ont rejoints: si, sur le moment, ils ont marché, mais ils n'ont pas été jusqu'à Paris ce que je veux dire, parce que les chômeurs ne se sont pas mobilisés ».

Comment se lie, au fil du récit de la marche, la position de porte-parole de Patrick (« J'étais le porte-voix des zonards ») à la dynamique d'acteurs présents sous le référent personnel *on* ?

Soulignons d'emblée que le dit et l'action de la marche s'articulent sur un *horizon d'utopie* formulé dans les termes suivants:

« Parce que, moi dans mon *utopie*, j'imaginai une marche contre le chômage, j'imaginai qu'on allait partir à 30 de Toulon, qu'on allait arriver à 3 000 à Paris, et qu'on marchait tous ensemble : syndicalistes, anars, tout le monde mélangé, qu'on allait arriver à faire une synthèse, que chacun puisse dire son mot, son expression, son truc. Et cette *utopie*, c'était vraiment une utopie parce que on nous appelait " les révoltés du Sud-Est " ».

De cette « utopie », il ressort bien un acteur collectif, « les révoltés du Sud-Est », dont il est dit, un peu plus loin, que « nous on avait l'idée de Révolution ». Ainsi, le mélange du *nous* et du *on* montre les limites de la position énonciative de cet acteur collectif. Déterminante dans l'ordre des possibles (c'est le *nous* de la Révolution), cette corrélation de pronoms ouvre aussi à la réalité, dans l'expérience de la marche, d'un *on* propice à l'action de dire et de prendre les droits:

« On est des marcheurs, ou veut marcher contre le chômage [...] On continue à faire la marche, voilà. La marche, on l'a continuée et tout ça. On a bien rigolé, on s'est bien amusés, on a bien revendiqué aussi. On a fait un manifeste nous-mêmes, mais seulement on s'appelait " Les révoltés du Sud-Est " [...] Alors, en fait, dévier la marche, on fait des trucs, des actions spontanées [...] . Mais l'aspect qui nous avait le plus intéressés, c'était ça, *de se prendre des droits où qu'on aille* ».

L'usage du pronom *on* ne tend pas ici seulement à neutraliser toute tentative d'associer aux acteurs émergents de cette marche, qu'il désigne en tant que tels, d'autres acteurs préexistants. C'est aussi le *on*, historiquement attesté depuis plusieurs siècles, du *on dit* et *on fait* inscrit présentement dans la quête des droits subjectifs (le droit à la vie, à la subsistance, à l'existence, etc.). Un tel positionnement énonciatif donne toute sa force au *lien entre le dire et l'action, situé à l'horizon du droit subjectif*, et qui se noue, autour de sujets émergents

sous l'égide du porte-parole, Patrick en l'occurrence, dans la marche contre le chômage et l'exclusion.

b- Analyse linguistique d'emplois du « on » ²⁵.

La présente analyse de la scansion même du récit de la marche aboutit, en fin de compte, à une caractérisation de la position des sujets sur la base d'une analyse linguistique précise d'usages du pronom personnel *on*.

Selon le premier *Dictionnaire de l'Académie*, « on » est « une particule collective qui tient lieu de pronom personnel ». Partant de cette définition ancienne, la linguiste Francine Mazière (Collinot, Mazière, 1997) montre que les usages du pronom *on* s'ouvrent, au fil du texte, à une multiplicité de potentialités discursives.

Partons du fait, déjà souligné, que la présence du « on » dans un texte construit un *espace de neutralisation* susceptible d'être investi de sens par les places que ses usages laissent libre pour le rédéveloppement de l'effacé. C'est ainsi que les exclus de la communauté langagière, présentement les « sans-voix », peuvent se réinscrire dans le discours par la médiation d'un « on » désignant des personnes singulières d'un collectif en mouvement.

À vrai dire, pronom indéfini non-anaphorique, *on* ne prend sens que dans le fil du discours. Toujours en position sujet, il représente toutes les personnes du verbe: aussi bien le « nous » de l'inclusion, le « ils » de l'extériorité que le « je » du particulier au sein même du collectif. Ainsi ses usages posent deux questions étroitement liées:

- Comment se construit un sujet collectif qui est à la fois inclusion et exclusion ?

- Qu'en est-il de la place de la personne spécifique dans un collectif aussi mouvant ?

Il convient alors de décrire avec minutie le dispositif de substitutions interdiscursives et de restrictions sémantiques qui donnent sens à divers usages du pronom *on* dans le récit de la marche, donc de préciser le positionnement progressif des personnes impliquées, en positif ou en négatif, dans le « on marche » ²⁶.

Le début du récit met plutôt en valeur l'association de la personne de Patrick au « on » des chômeurs: « Et comme j'étais chômeur, je me suis dit: on monte le Mouvement Action anti-chômage ». Un « On » qui exclut le « ils » des syndicalistes, voire même des dirigeants nationaux d'*Agir ensemble contre le chômage* (« Ils parlent de marche contre le chômage et l'exclusion »). Neutralisant les acteurs préexistants, Patrick peut ainsi inclure au « on » des

²⁵ Pour une présentation d'ensemble, *on* compris, du fonctionnement linguistique des pronoms personnels, voir M. Arrivé et alii (1986).

²⁶ En fait, je n'étudie pas l'ensemble des emplois du pronom *on*, très nombreux, dans le récit de la marche contre le chômage et l'exclusion de Patrick.

chômeurs sa personne singulière en tant qu'elle pose le lien entre la lutte habituelle contre le chômage et le champ de l'exclusion: « Moi, je veux... Moi, mes idées c'était de joindre le syndicalisme avec l'exclusion ».

Mais apparaît également, dans le fil du récit, un horizon d'attente spécifique, par l'usage d'un « on » très largement inclusif, le « on » du « tous ensemble » exprimé dans la phrase « J'imaginai qu'on marchait tous ensemble ». Intimement lié au « moi dans mon utopie », selon la propre expression de Patrick, cet usage du « on » inclut syndicalistes, anars, chômeurs, exclus... bref « tout le monde mélangé ».

Un troisième usage du « on » procède plutôt par restriction. Il s'agit du « on » des zonards associé à la personne de Patrick défini comme leur porte-voix (« J'étais le porte-voix des zonards »). C'est au cours même de la marche que ce « on » exclusif différencie les zonards des chômeurs eux-mêmes qui ne participent pas en permanence à la marche, comme nous l'avons vu. Cet usage du « on » est le seul clairement délimité dans un collectif par sa connexion avec un « nous » (« Nous on veut... ») qui réfère à l'acte de prendre ses droits au cours de la marche. Lorsqu'il s'agit d'associer ce « on » à l'idée utopique de révolution, un acteur collectif apparaît, autodésigné pour l'occasion, « les révoltés du Sud-Est ».

Les limites mouvantes, mais descriptibles, du « on » comme valeur conjointement de la personne et du collectif permettent de donner à l'association permanente, dans le récit, du *on dit* et *on fait* sa dynamique propre, et ainsi d'éviter son enfermement dans un schéma préconstitué. L'émergence de la position de porte-parole s'en trouve d'autant plus mise en valeur.

c - Vers une étude d'itinéraires comparés de porte-parole

L'affirmation de la présence des zonards dans la marche participe bien de la réinscription sur la scène publique d'un sujet effacé, sans-voix, par la médiation du porte-parole. Et le dire du porte-parole consiste ici à maintenir en permanence la dynamique discursive du lien à une action autoconstituée. C'est ainsi que Patrick peut se permettre de contourner la demande des gens d'*Agir Contre le chômage*, « Il va me falloir virer tous ces zonards », par la dénonciation de la présence, au sein des leaders d'AC, d'un membre des Renseignements généraux !

Contribuant par sa position énonciative à empêcher le mouvement des zonards de se perdre dans un champ pratique préconstitué²⁷, sous l'égide principalement d'AC, Patrick élargit aussi son propre champ d'intervention. « J'ai retrouvé le goût du militantisme à partir de la marche d'AC, quoi », précise-t-il à la fin de son premier entretien.

²⁷ A sa manière donc, Patrick contribue à faire émerger le « mouvement zonard » comme mouvement relativement autonome. Voir ci-avant la note 24.

Soucieux avant tout, dans ses différentes actions, d'apprendre aux gens à « prendre ce que vous avez droit », donc à dire le droit au sein même de l'action, il concrétise bien sa volonté d'exister avec les autres « en faisant des choses », tout en conservant son espace propre de conviction, d'utopie qui lui permet de se qualifier en permanence d'*anarchiste* sur la base de principes explicitement définis.

Il convient alors de se demander si cet itinéraire de porte-parole est spécifique à Patrick au sein du corpus des récits de vie que nous étudions.

Prenons d'abord le cas de Yannick déjà abordé. Lui ne se définit jamais comme porte-parole en tant que tel. Cependant, c'est dans une quête spécifique d'émancipation au sein de son « récit de vie », et le relief qu'elle prend dans l'échange avec l'enquêteur, qu'émerge, à partir d'une réalité d'exclusion imposée par l'autre et sur le mode de la contestation du « discours de l'autre », une position forte de « militant » inclus dans la société. Nous l'avons vu antérieurement. En précisant d'emblée « Je préfère toujours dire le négatif en premier et le positif après », Yannick coordonne aux propositions négatives, qui rendent compte de la part d'adversité dans sa vie, des propositions positives obtenues souvent par inversion du négatif, sous le regard de l'autre. C'est alors à l'enquêteur qu'il revient de conceptualiser « le négatif et le positif » en tant qu'argument principal, trame majeure du « récit de vie ».

Ainsi, d'un côté Yannick précise qu'il est « difficile de cerner ce qui est négatif et ce qui est positif », marquant ainsi la réalité mouvante d'une exclusion qui devient inclusion par la positivation d'un regard actif, engagé sur la société. De l'autre côté, l'enquêteur formule, à partir de la métaphore du « négatif de la photo », la richesse de la marginalité revendiquée au titre d'une « vie en négatif », d'une « vie inversée », d'une « vie imprimée à l'envers ». *La position de porte-parole* se construit ici dans le co-partage des arguments entre enquêteur et enquêté au sein même de la dynamique du récit de vie.

A l'inverse, Patrick (*Nounours*) réitère en permanence dans son récit une position de porte-parole, dès le début de sa vie active, pendant son adolescence, et maintenant avec son action contre le chômage et l'exclusion.

« Leader de bataille... même leader quand j'étais gamin », il se retrouve dans la même position dès 1994 avec la marche contre l'exclusion et le chômage. Mais il se revendique avant tout comme un leader bien spécifique: *anarchiste*, donc « leader sans le vouloir », c'est-à-dire aussi « sans le pouvoir » (Il ajoute ainsi: « Je n'ai jamais voulu être leader »). Inscrivant par ailleurs de manière très explicite son action à l'horizon du « vivre ensemble », et des droits qui s'attachent, il expérimente en permanence, dans son espace de militance associative, l'efficace du « tous ensemble » dans le mouvement. En d'autres termes, qui lui sont également propres, « je fais des choses », donc « les gens sont autour de moi », donc je suis un leader « qui arrive à faire marcher des trucs sans qu'il ait un pouvoir ». Ainsi il préconise, si l'on peut dire, la

dispersion du leader: « Il faut plein de gens qui aient un tout petit pouvoir ou qui soient leaders ».

Nous l'avons vu, par l'insertion d'un récit d'événement, « la marche contre le chômage et l'exclusion » dans son « récit de vie », il autodésigne sa position de porte-parole dans l'événement même, « Un porte-voix, c'était moi », et hors de toute référence à un « nous » préconstitué au profit d'un « on » dont nous avons décrit l'enjeu énonciatif. Patrick peut alors préciser que, s'il convient d'« analyser le positif et le négatif », « c'est du positif, c'est de l'avant qui fait avancer les choses » dont il veut parler à la différence de la plupart des adultes qui insistent sur la part négative de leur vie. Il s'agit donc ici plus d'une *instance énonciative revendiquée de porte-parole pour soi-même et les autres* que d'une position construite dans la dynamique narrative du récit de vie, comme en témoigne la « rupture énonciative » du récit d'événement relatif à la marche.

D'un porte-parole à l'autre s'inscrivant dans le champ de l'exclusion, l'analyse de discours permet d'appréhender l'impact d'*acteurs émergents* centralement dans les marges apparentes d'une société centralisée, au détriment des *acteurs stratégiques*²⁸, transformés par l'urgence sociale en experts toujours plus distanciés de la parole réflexive des sans-parts²⁹.

2- Le théâtre de rue à Marseille, une parole ambulatoire.

« On est porte-parole, porte-parole non, on prend la parole pour les gens » (Cathy)

Cependant d'autres acteurs des « récits de vie » collectés se revendiquent à leur façon comme porte-parole, tout en s'écartant singulièrement des itinéraires que nous avons d'abord décrit au sein du champ de l'exclusion, tant leur part d'adversité paraît moins visible. Qui plus est, ils développent, dans leurs récits, une *maîtrise métadiscursive* issue d'un univers référentiel à des choses certes inventées, imaginées, mais réalisées, menées au terme d'un processus complet. Partis d'une *résistance* à tout pouvoir, d'une volonté de demeurer *sauvage* face à l'institution, nourris tout particulièrement par les *événements de mai 1968*, ils ressentent fortement une « espèce d'impression » née de la prise de conscience d'un processus qui finit toujours par faire que « chaque chose prend une place très précise » en dépit de leur effort d'inventivité quotidienne³⁰. Tel est le cas de Pierre et Cathy, animateurs d'une compagnie marseillaise de théâtre de rue,

²⁸ La différence entre acteurs émergents et acteurs stratégiques a été conceptualisée par J.Habermas, 1997, en particulier dans le chapitre VIII.

²⁹ C'est pourquoi je me situe, dans ce travail, plus en position d'expert réflexif, pris lui-même dans la réflexivité des acteurs du mouvement social actuel, que d'expert cognitif, distancié de son matériau à l'aide de la construction d'un observatoire externe. Voir sur ce point mon ouvrage *La parole des sans*, op. cit.

³⁰ La lutte quotidienne contre « l'état des choses » constitue, me semble-t-il, la base de toute éthique de l'émancipation. Voir sur ce point notre ouvrage *La parole des sans*, id., 1998a, en particulier le chapitre IV.

Générik Vapeur qui tend, précise un journaliste, à devenir une « référence absolue » en la matière ³¹.

2 - 1. Pierre, « comédien d'engin » et l'invention de la « politique »

De fait, la position de Pierre dans le champ de l'exclusion est tout à fait paradoxale. En effet, au lieu d'entamer « un récit de vie » à la demande de l'enquêteur, Pierre propose d'emblée sa propre vision d' « une histoire de l'exclusion » s'originant dans l'injonction issue de l'intolérance de l'autre, « Toi, dehors ! ». Il ironise alors sur cette apostrophe qui, appliquée à lui-même, ne ferait que renforcer son « oeuvre de résistance » si caractéristique, selon lui, de son travail de théâtre de rue. Il peut ainsi affirmer successivement: « Ce qui m'intéresse le plus, c'est d'être résistant », « Je ne suis pas du tout exclu, dans le sens où je me sens résistant ».

Paradoxe apparent donc d'un itinéraire hautement revendiqué comme « marginal », mais qui refuse de se penser dans les termes d'une situation d'exclusion, y compris sous le regard de l'autre. Ici aucune volonté de retournement de l'exclusion en inclusion: simplement l'affirmation d'une résistance à tout pouvoir et à toute commémoration. Une fois admis que « le rôle de l'artiste dans nos sociétés, c'est justement de toujours être en marge », l'attitude de Pierre est en effet prise dans la logique suivante:

« Être détaché complètement d'un pouvoir. C'est-à-dire bon: tu as des convictions, mais même si j'adhère, par exemple à une notion politique, et que ce politique-là arrive au pouvoir, je veux me sentir résistant par rapport à ça » ³².

Qui plus est, l'absence d'une part d'adversité dans sa vie (« Je ne suis pas quelqu'un qui ait souffert ») renforce son choix, prioritaire sur le « récit de vie » proprement dit, d'un *inventaire des notions* aptes à circonscrire le monde des gens et des choses dans lequel il évolue. L'omniprésence d'un tel univers notionnel est souligné par l'usage répété de *marqueurs métadiscursifs* du type: « Cette notion de... », « Y a toujours la notion de... », « Dans les notions tu sais... », « Je pense que ce serait la notion que j'ai... » ³³, etc.

La notion de départ est donc celle de « résistance », définie de la façon suivante: « Résistant, c'est d'être fédérateur de gens ». Fédération au sens de fédérés, « c'est-à-dire une marche vers quelque chose qui entraîneront des gens

³¹ F. Kahn, « Insolence et contestation. Créer dans la rue », *Le Pavé* du 11-17 juin 1998. Il précise que « Générik Vapeur a l'habitude de gagner sa liberté à l'intérieur même du système [...] Il est souvent pris en tenaille entre l'institution et le secteur commercial [...] L'autonomie est alors un risque et non pas un acquis, un luxe ».

³² De fait, Pierre ne fait pas mystère de son choix politique: « Je dis que je suis un artiste de gauche, et non un communicant de droite », propos recueilli par le journaliste F. Kahn, article cité.

³³ Sur la question linguistique du métadiscours, voir les actes du colloque international *Métadiscours* réunis par Carole Tisset, 1997.

sur les opérations ou des choses à faire ». Notons ici la référence à la marche civique, déjà présente dans le récit de Nounours.

Ce rôle de fédérateur, que Pierre revendique à plusieurs reprises, se concrétise, dans le théâtre de rue, par la présence de divers groupes d' « indigènes » rencontrés dans la rue, public qui devient, dans une dynamique des choses dites, acteur. Il en résulte aussi « invention de lieux », véritables « oasis de travail d'acteurs, de scènes, de choses à dire », et donc « représentation de choses » dans une parole inédite: « Y a des choses qui vont t'impliquer à dire des choses ».

L'appropriation d'un lieu procède ici d'un événement qui ne peut se réduire au spectacle, ou à la fête. Elle implique de « l'ingérence », par le fait de « gagner du terrain » sur des lieux de vie et de production souvent désertés, par exemple les friches, et aussi de « l'éphémère », par l'appropriation un temps de ces lieux qui « s'apprêtent à être beaucoup plus adaptés à pouvoir faire des choses ».

C'est donc au titre de « fédérateur » que Pierre peut se définir comme « comédien d'engin », au sens que le mot *engin* avait en ancien français: il signifiait alors vigueur et vivacité d'esprit, capacité à faire des choses ingénieuses, pouvoir d'engendrer des combinaisons inédites. Dans cette voie, Pierre peut ainsi affirmer: « Je suis un bricoleur de l'esprit, un bricoleur des...des objets, des chose comme ça». Son travail s'en trouve par là-même d'autant mieux défini:

« La notion de travail, c'est de passer ma vie à essayer d'inventer, à essayer de fédérer, à essayer de représenter des choses auxquelles je crois ».

En fin de compte, Pierre se perçoit comme « citoyen du monde » à l'intérieur d'une cité fraternelle qu'il contribue à inventer grâce au théâtre de rue, et qu'il autodésigne sous le nom de « politice »:

- « Nous on fait du théâtre de rue, on fait du... on fait du plein air en permanence, quoi. Et...et... c'est détourné dans une notion 'politice': la notion de cité, quoi »;

- « Je pense qu'un est des gens politiques, mais dans l'sens "politice " parce que... parce qu'on baigne dans le social, parce qu'on baigne dans la réalité des choses, parce qu'on voit les gens, on fonctionne avec les gens et on les côtoie tous les jours ».

Promoteur d'une action publique, Pierre occupe bien une position de porte-parole dans la mesure où il permet à des gens de partager des choses dites de manière éphémère et en des lieux inventés. La part du poétique, du merveilleux renvoie, dans l'événement, à « cette notion: citrouille », et Pierre d'ajouter:

« Cendrillon, Tu vois ? C'est-à-dire: poufff. Et ça, c'est quelque chose pour moi extraordinaire. Extraordinaire parce que y a quatre ou cinq lieux comme ça qui resteront à vie marqués dans mon esprit, quoi».

Cependant la notion la plus achevée, mais aussi la plus énigmatique, de l'univers de Pierre est celle de « trophy »:

« Et toujours dans cette notion de trophy, c'est-à-dire de... de pouvoir jongler avec les verticales, de pouvoir jongler avec les arbres, de pouvoir jongler avec les mots bien sûr: avec la tchache, avec le gigantisme, d'être insolent aussi par rapport à une notion politique, une notion de marché, d'être en relation aussi avec l'écriture, les détournement des panneaux, les détournements de... C'est-à-dire que pour un moment, la ville peut être mise à sac ».

Brandir son « trophy » au sein de la « politice », c'est non seulement déployer un ensemble de notions aptes à inventer des lieux sur une ligne d'horizon significative de la fraternité entre les gens, c'est aussi la possibilité de « jongler avec les verticales » par le jeu de « l'éphémère », de « l'ingérence ». Ici se manifeste la virtuosité propre d'un saltimbanque « cogne-trottoir ». "En définitive, il s'agit de « jongler avec les mots » en mettant les objets ordinaires en situation, par leur combinaison inédite, de dire des choses.

Ainsi, ce qui rend la parole de Pierre parfois difficile d'accès pour l'enquêteur tient à cet étonnant *patchwork de notions* construit dans le perpétuel passage d'un registre concret à un registre métaphorique, et vice-versa ³⁴. Les références aux notions de « grenier » et de « ponton » explicitent une telle volonté personnelle de puiser dans l'univers des choses et des lieux qui ouvrent des passages entre les gens, le temps de la mémoire et le moment d'une pause.

L'enquêteur, pris par le doute, s'y perd, tend soit à acquiescer (« Je suis assez d'accord avec ce que tu dis »), tout en étant conscient du détournement en cours d'enquête (« Jean-Noël. En général, je demande de commencer par: je suis né... C'est pertinent ou pas, Pierre. Oui-oui-oui. Non mais je »), soit résiste (« Il faut bien parler un petit peu d'exclusion »), mais sans grand succès. Il est constamment renvoyé ailleurs dès qu'il formule ces questions en référence à un lieu, un rôle, une émotion préconstitués (« avoir cherché un lieu », « jouer un personnage », « Y a une forme », etc).

Ainsi le « récit de vie » de Pierre ne s'inscrit pas dans un itinéraire vers la quête d'une autonomie puisque cette autonomie est acquise d'emblée au titre de la continuité de son « œuvre de résistance ». Il relève donc plus d'un processus d'invention d'une place de porte-parole, pour soi et pour les autres, par la création de lieux éphémères, particulièrement aptes à une fiction politique à laquelle on ne peut donner d'autre contenu que la fraternisation entre les gens dans une dynamique sans précédent.

2-2 Cathy, du concept de « trafic d'acteurs et d'engins » à la théorisation de l'ambulatoire.

³⁴ Sur les problèmes posés en linguistique par l'usage du sens figuré, voir Tamba-Mecz (1981). Lorsque le sens figuré est le produit d'une structuration énonciative régulière, il relève d'une fonction spécifique du langage, la fonction rhétorique. Nous pouvons donc parler ici d'une véritable *rhétorique notionnelle*.

« Bon voilà un récit de vie complètement, comment on appelle ça ?, en inclusion, en inclusion »...

Au delà du simple inventaire notionnel, proposé par Pierre, des choses inventées par la scénographie de rue, Cathy propose une *théorisation du vécu* de ce même espace: « Je crois que ce qu'on vit concrètement, on l'a d'abord vécu avant de théoriser ». Et elle ajoute tout de suite: « Je peux théoriser » marquant ainsi sa *maîtrise conjointe de la parole et de l'analyse* au moment de l'enregistrement de son « récit de vie » : « C'est vraiment maintenant que j'arrive à parler comme ça, à faire cette analyse ». Bien sûr, cette attitude relève d'un processus de maturation qui s'est enclenché avec le passage de la théorie - étudiante, elle fait un temps de la sociologie - « à la conscience et à la pratique des choses ». Processus au terme duquel elle peut affirmer: « J'ai vraiment l'impression d'avoir un regard et prendre la parole sur plein de choses ».

L'*activité métalinguistique* consciente structure ici un « récit de vie » négocié en permanence par le souci de jouir d'une maîtrise acquise à la maturité et au terme d'un riche vécu, et non par la seule réflexion théorique d'un sociologue de terrain. Cathy se trouve ainsi en position de force face au premier enquêteur qui restera d'une discrétion exemplaire tout au long de l'échange, sauf sur la question de son enfance.

Dans un tel métadiscours intérieur, les représentations de soi et de l'autre, la réalité de l'exclusion sociale, le poids négatif de l'institution, les rapports de force et les négociations sont bien présents, donc clairement explicités dans la conscience d'un tel acteur réflexif du « récit de vie » jusqu'à un point maximal d'adéquation entre ce que Cathy dit en mémorisant sa vie par la parole et l'attente des enquêteurs. La distance entre enquêteur et enquêté n'a donc jamais été plus ténue dans le corpus des « récits de vie » étudiés, au point que je me suis demandé un temps s'il ne s'agissait pas, dans le cas présent, plutôt d'une mise en surplomb de l'enquêté que d'un copartage avec l'enquêteur. La question reste ouverte à l'écoute d'un « récit de vie » fortement métadiscursif.

De fait, en passant d'un répertoire notionnel à l'univers des choses inventées, révélées, bougées, etc., Cathy met en place un métadiscours sur une dynamique du vécu appréhendable tout au long d'un processus quasi-achevé qui s'origine dans les événements de mai 1968, et leurs répercussions.

Au départ donc, « J'ai été heureusement pris en charge par les événements de mai 1968 », ce qui lui a permis de sortir d'une « enfance en rétention », « en perpétuel porte-à-faux », une sorte d'avant-vécu non immédiatement théorisable. En affirmant, « J'ai pas eu d'enfance », Cathy entend dire que, dès « le premier moment de sa conscience de soi » pendant l'enfance, elle a pris le sentier de la révolte intérieure en attendant, sous rétention, l'événement déclencheur d'un vécu de la révolte elle-même.

Que lui reste-t-il donc de la révolte de mai 68 ? Fondamentalement une attitude plutôt « sauvage » vis-à-vis des institutions, avec la volonté de rester «

en phase avec une certaine révolte ». Puis un goût prononcé pour la foule des manifestations, des fêtes, des spectacles de rue. Ici se concrétise l'idée essentielle de « gens ensemble » permettant de passer de *l'état sauvage*, qui « veut dire rester conscient des choses », à *l'état artiste*, spécifié par l'acte de « prendre la parole pour les gens ».

La parole est bien au centre d'une telle culture de la révolte: « Si il y a un truc qui est hyperimportant pour moi, c'est la parole ». Une parole enfin investie dans l'espace urbain et Marseille tout particulièrement, ville de l'Humain par excellence:

« J'adore Marseille. Marseille a un nombre de quartiers incroyable, une manière de vivre dans chaque quartier, ça se ressemble pas, c'est ce qui fait la précarité soi-d'Annent à Marseille, mais en même temps, moi je me sens en phase avec cette ville. Elle est complètement un système, une mer de contradictions, de problèmes sociaux, de problèmes ethniques, et en même temps elle crache bien encore des choses, des choses intimes profondément dynamiques de l'Humain ».

Ainsi, Cathy ne peut dissocier sa volonté de traduire sa conscience des choses, dans la prise de parole pour les gens, du « rapport à l'urbain », car là c'est vraiment « un endroit où il y a des gens »³⁵.

Notons que dans ses expériences de l'après 68, les voyages comptent également beaucoup comme bien d'autres de sa génération, mais dans son cas, ils lui ont permis de « comprendre que j'étais une femme », d'appréhender les strictes limites imparties à la parole des femmes dans la majeure partie du globe.

C'est donc au titre d'une telle *dynamique créatrice de la parole sur les choses* transmise de sa propre conscience aux autres personnes que Cathy se considère comme porte-parole: « On est porte-parole, porte-parole non, on prend la parole pour les gens ». Et c'est dans le théâtre de rue qu'elle a pu construire, puis théoriser, un tel vécu de la parole et des objets. A partir du concept de « trafic d'acteurs et d'engins » issu de l'expérience de Générrik Vapeur, Cathy définit donc le théâtre de rue comme un espace où il s'agit d' « essayer d'ouvrir les évidences », de « gagner de l'ouverture, de l'espace pour les gens », en faisant bouger les choses, en les révélant, les inventant, les déplaçant, les modifiant, etc. Tout son activité artistique peut se résumer dans sa formule: « OK essayons de penser, de penser les espaces de vie ».

Cependant, au terme du processus dont elle nous a décrit l'ultime théorisation, Cathy nous fait part d'un certain désenchantement:

« Je suis très déçue maintenant, c'est nouveau, cette espèce d'impression d'avoir compris certains processus, tu mets un certain temps à comprendre, des processus d'ordre politique, de société, de vie, de vie amoureuse [...]

³⁵ Cathy présente ainsi le « rapport à l'urbain » saisi dans le moment de participation à une manif comme une « drogue », au point de valoriser un de leurs spectacles à la campagne par le fait rare de « la campagne avec du monde » !

Finalement, chaque chose prend une place très précise, et ça c'est très dur à dépasser, c'est hyper dur à dépasser, donc pour moi, c'est une déception et là c'est peut-être la première concession que je fais, c'est-à-dire que je supporte ça ».

L'état des choses, un temps détruit par l'événement, puis déstabilisé par la dynamique issu de l'événement, finit par redevenir dominant. Processus cyclique que l'humain subit le temps d'une vie, mais que chaque génération a le devoir de réenclencher, me semble-t-il. L'aveu de Cathy n'enlève donc rien à l'actualité de sa révolte traduit dans une création continuée.

Tout revient, selon ses propres termes, à « faire énormément d'ambulatoire », à « jouer en ambulatoire »³⁶ en permanence à partir d'un lieu certes fixe, mais pris dans une dynamique de l'Humain sans pareil, la ville de Marseille. Dans de ce lieu plus qu'ailleurs, « rester conscient des choses » s'avère relativement aisé :

« Marseille, c'est l'endroit où tu as toutes les minorités, où tu as tout le Monde, les gens, donc au niveau culture humaine, je pense que cette ville, elle est parfaite pour rester conscient de tous les problèmes sans avoir énormément d'effort à faire »

Fort de l'expérience marseillaise, l'ambulance porte Cathy, Pierre, et les autres artistes de Générik Vapeur, à parler des choses avec les gens et en leur nom, en les inventant, les déplaçant, voire même les rêvant. Une telle parole ambulatoire permet ainsi de « rouvrir la ville », de « rendre la ville aux gens ». Le rôle médiateur de cette compagnie du théâtre de rue s'affirme donc clairement à travers un tel processus réfléchi :

« Maintenant c'est à travers Générik-Vapeur que je peux vraiment prendre la parole par rapport à ce que je crois être une ville, pour qu'elle reste humaine, qu'elle ne génère pas trop de conflits sociaux ».

Un seul terme peut en fin de compte caractériser le processus décrit par Cathy, *l'inclusion*, qu'elle revendique comme telle (« Bon voilà un récit de vie complètement, comment on appelle ça ?, en inclusion, en inclusion »), et de façon ostentatoire face à des chercheurs qui enquêtent sur les acteurs du champ de l'exclusion.

Enfin, plus que de la tradition de mai 68, l'ambulance ainsi décrite se rapproche de la tradition civique des "missionnaires patriotes" marseillais de 1792, c'est-à-dire du temps de *Marseille républicaine*³⁷. Ici, comme pendant la Révolution française, la reconquête urbaine et villageoise est à l'ordre du jour. Certes, de la réunion du « peuple en masse » au mot d'ordre « tous ensemble », deux siècles se sont passés. Mais la persistance de l'action ambulante, traduite

³⁶ La presse parle des « spectacles déambulatoires » de Générik Vapeur.

³⁷ Voir sur ce point notre ouvrage *Marseille républicaine (1791-1793)*, Paris, Presses de Sciences Po, 1992.

ici sur le plan artistique, témoigne du rôle majeur du porte-parole dans la culture civique marseillaise ³⁸.

Tout au long de ce travail, la démarche de l'analyste de discours m'a permis de mettre l'accent sur la relation enquêteur/enquêté, s'attachant par là même à définir la part de coréalisation discursive au fil des récits et des entretiens thématiques. La présentation succincte d'un dernier « récit de vie », celui du marseillais Gérard, peut me permettre de conclure sur ce point décisif à mes yeux.

Le copartage de la responsabilité de la parole entre l'enquêteur et l'enquêté s'avère ainsi particulièrement visible dans ce dernier cas abordé. En effet, le parcours discursif n'est pas véritablement structuré par une trame chronologique, il est plutôt axé autour de trois questions/réponses:

1) - « Tu as beaucoup souffert.

- Ouais, trop même ! Et ça se voit à ma figure, n'importe comment, ça se porte ! » .

Ici le vécu s'apparente prioritairement à la souffrance (« J'ai assez vécu » /« J'ai assez souffert »); il est même présent dans le discours et le regard de l'autre, parfois explicité dans les termes suivants; « Monsieur, vous avez souffert dans votre vie ». Il légitime donc une connaissance intime de la « vraie souffrance »: « On a trop souffert dans notre vie. On sait qu'est-ce que la souffrance, la misère ».

2) - « Tu veux dire quoi par "désimbérant" ?

- " Désimbérant ", ça veut dire ... qu'il y a trop de souffrance sur terre! Qu'il y en a qui souffrent encore plus ! Pis davantage !

[...]

- Ils sont malheureux, ils ont souffert

- Ouais, y en a qui souffrent ».

Le vécu de sa propre souffrance ouvre sur la compréhension de la souffrance d'autrui. Gérard se pose ainsi comme un témoin privilégié de la souffrance des autres (« Il faut qu'ils comprennent vraiment ce que c'est qu'une vraie souffrance »), perçue soit dans le rapport immédiat à l'autre, soit par la médiation des informations à la radio et à la télévision. Face aux « pauvres gens », et plus particulièrement aux « pauvres jeunes », il se situe donc sur le plan d'une appréhension d'ensemble de l'humanité souffrante. C'est à ce titre

³⁸ Nous avons donné suite à cette interrogation sur la tradition civique marseillaise à travers les « récits de vie » et d'autres témoignages d'habitants des cités marseillaises, dans un travail en collaboration avec le sociologue André Donzel. Voir en particulier, A. Donzel et J. Guilhaumou, « Les acteurs du champ de l'exclusion à la lumière de la tradition civique marseillaise », in *Exclusions au cœur de la Cité*, sous la dir. de Dominique Scschnapper, Paris, Anthropos, 2001, p. 69-100.

qu'il ressent le besoin d'utiliser une expression très peu usitée de nos jours, « désimbérant ».

3) - « C'est important pour toi de parler.

- Ouais, trop même ! Je vois que j'arrive à aider les gens. J'arrive à leur faire comprendre ».

Dans le cas présent, l'expérience unique de la souffrance se traduit d'abord dans une capacité propre à parler: « J'ai assez vécu, j'ai assez passé par là pour en parler ». Donc parler aux autres, qui souffrent, être avec eux pour leur faire comprendre, les aider: « J'aime pas voir souffrir les gens autour de moi, pis de ne pas les aider, de pas leur parler, tout ça ! ». L'affirmation de soi-même, de son vécu, de sa parole est action avec d'autres dans le but d'en finir avec le malheur : « J'entends les gens qui parlent. Alors je leur dis, carrément: qui je suis ! Et qui je veux être maintenant ! ».

Figure centrale du champ de l'exclusion, Gérard incarne de manière exemplaire le passage du vécu de la souffrance à l'action émancipatrice, dans un processus de copartage avec l'enquêteur pris lui-même dans la dynamique agissante du spectacle de l'humanité souffrante attestée au travers d'une individualité particulièrement forte.

A vrai dire, les « récits de vie » abordés un à un, puis pris dans leur ensemble, constituent une véritable « dynamique de l'Humain », pour reprendre une expression de Cathy. En effet, ils montrent d'abord que la prise en compte de *l'humanité souffrante et agissante* est au fondement de toute réalisation de la réciprocité humaine. Puis ils manifestent la progressivité même de toute *quête d'émancipation* construite dans un processus de retournement du « discours de l'autre » sur « l'exclu » et sa présence aux marges de la société. Enfin, ils rendent compte de l'émergence, sur ces marges indûment jugées disqualifiantes, de positions de *porte-parole* qui tendent à recréer une dynamique de la Cité, ouvrant ainsi de nouvelles possibilités à la nécessaire expression de la liberté humaine.

Références bibliographiques

- ARRIVÉ Michel, GADET Françoise, GALMICHE Michel (1986), *La grammaire aujourd'hui. Guide alphabétique de linguistique française*, Paris, Flammarion.
- AUTHIEZ-REVUZ Jacqueline (1982), « Hétérogénéité montrée et hétérogénéité constitutive: éléments pour une approche de l'autre dans le discours », *DRLAV*, n°26, Université de Paris-Vincennes.
- AUTHIEZ-REVUZ Jacqueline (1995), *Ces mots qui ne vont pas de soi. Boucles réflexives et non-coïncidence du dire*, Paris, Larousse, 2 volumes.
- BERGOUNIOUX Pierre (1991), « Le tremblement authentique », *Quai Voltaire*, n°3.
- BERTHOUD Anne-Claude (1992), « Deixis, thématization et détermination », *La deixis*, M.-A. Morel et L. Danon-Boileau eds, Paris, PUF.
- CARCASSONNE ROUIF Marie (1996), « De la façon de 'se dire' quand on est dépendant: analyse interactive et énonciative », *Langage & Société*, n°76, juin.
- DUCROT Oswald et alii (1980), *Les mots du discours*, Paris, Editions de Minuit.
- GUILHAUMOU Jacques, MALDIDIER Denise, ROBIN Régine, *Discours et archive. Expérimentations en analyse de discours*, Liège, Mardaga, 1994.
- GUILHAUMOU Jacques (1992), *Marseille républicaine (1791-1793)*, Paris, Presses de Sciences Po, 1992.
- GUILHAUMOU Jacques (1998a), *La parole des sans. Les mouvements actuels à l'épreuve de la Révolution française*, Paris/Fontenay, ENSéditions, 1998.
- GUILHAUMOU Jacques (1998b), *L'avènement des porte-parole de la République (1789-1792). Essai de synthèse sur les langages de la Révolution française*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1988.
- HABERMAS Jürgen (1997), *Droit et démocratie. Entre faits et normes*, Paris, Gallimard.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine (1980), *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- LANGHANS Brigitte (1996), « Positionnements énonciatifs et corpus oraux », *Langage & Société*, n°76, juin.
- COLLINOT André, MAZIERE Francine (1997), *Un prêt à parler: le dictionnaire*, Paris, PUF.
- PAUGAM Serge ed. (1996), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris Editions La Découverte.
- PELEN Jean-Noël (1997), « L'histoire, l'Autre, le texte. Difficultés de la raison ethnographique », in Métral J (ed), *Les aléas du lien social. Constructions identitaires et culturelles dans la ville*, Paris, Documentation française, ministère de la culture et de la communication.
- Paroles d'exclus*, (1996), *Mots*, n°46, mars.
- RICŒUR Paul (1991), « Événement et sens », *Raisons pratiques*, 2, 1991.

RIEGEL Martin (1990), « La définition, acte de langage ordinaire. De la forme aux interprétations », *La définition*, avec une présentation de Jacques Chaurand, Paris, Larousse.

TAMBA-MECZ (1981), *Le sens figuré*, Paris, PUF, 1981.

TISET Carole (1997), *Métadiscours et enseignement/apprentissage des langues*, Actes du colloque international du Groupe de recherche *Jan Comenius* en Linguistique et Didactique des Langues (2-3 octobre 1996), volume 1 et 2, *Linx*, Paris X- Nanterre, n°36 et 37 (1997).